

L'éditeur Christian Bruel : “*Montrons aux enfants des livres qui incarnent une résistance idéologique*”

Marine Landrot

Publié le 30/11/22 mis à jour le 02/12/22

Parce qu'ils éveillent les esprits et forgent les consciences, les albums pour enfants sont profondément politiques.

Entretien avec l'éditeur et auteur Christian Bruel, à l'occasion [...] du salon du livre jeunesse de Montreuil.

Foisonnante, inventive, prospère... et vulnérable. » Trois adjectifs qui caracolent, et le dernier qui vacille. Voilà comment Christian Bruel énonce les paradoxes de la littérature jeunesse, à laquelle il a consacré sa vie. Comme auteur d'une cinquantaine d'albums pour enfants, bousculant les tabous sur le genre, le corps, l'émancipation ou l'utopie. Comme éditeur aimant le « *dissensus* », dans un esprit d'engagement post-soixante-huitard assumé.

Et aujourd'hui comme essayiste, avec *L'Aventure politique de la littérature jeunesse* (éd. La Fabrique), un ouvrage fouillé, plein de passion et de colère, sur les vicissitudes d'un art qui se démène pour accomplir une mission que Christian Bruel juge première : permettre à « *toute jeune existence de compter sur ses lectures pour développer, à son rythme, une intelligence sensible, sociale et politique, du proche et du lointain* ».

Pourquoi ce peu d'intérêt des historiens pour la littérature jeunesse ?

D'abord, le marché de la littérature jeunesse, dans son expansion, dans sa luxuriance, dans sa gloire actuelle, est assez récent. Il date des années 1970. Mais il y a une raison plus profonde : l'enfance est un lieu conflictuel, à la fois méprisé, ignoré, et en même temps très surveillé. L'enfance est un nœud.

C'est-à-dire ?

On parle d'un terrain mouvant et miné : le transgénérationnel. La littérature jeunesse pose la question cruciale de la transmission. Que produit-on, quand on fabrique un livre jeunesse ? Du consentement, l'idée d'une existence du réel qu'il faut accepter tel quel ? Ou bien conduit-on les enfants vers ce qui pourrait devenir une émancipation ? Y a-t-il moyen de les aider à se repaître des livres, à y trouver du plaisir, mais aussi à prendre une petite distance ? À être dans l'adhésion sympathique, mais aussi dans la vigilance par rapport à ce qu'on leur raconte ?

Comment forger ce regard critique ?

Il est très important de montrer aux enfants des livres qui incarnent une résistance idéologique ou artistique, et qui sortent de la littérature de marché. Mais, au risque de paraître provocateur, j'ajouterais qu'intoxiquer les mêmes en les gavant uniquement de chefs-d'œuvre n'est pas la meilleure idée. Sans crier « *Vive la médiocrité !* », il faut savoir aussi aborder les enfants avec des livres qu'ils aiment et qu'on n'aime pas. Leur dire : « *Je n'ai pas la vérité éternelle, mais moi, adulte, voilà pourquoi ce livre-là ne me plaît pas.* »

“On ne forme pas les enfants à se forger des opinions. Pourtant, le mot ‘politique’, au sens de ‘manière d’être au monde ensemble’, les concerne au premier chef.”

L’école est-elle le lieu pour cela ?

Je crois beaucoup à la nécessité d’un enseignement littéraire de qualité, qui conduise à être capable d’interpréter, de discuter, de comparer, d’actualiser. Comme l’a si bien observé le théoricien Jean-Louis Dumortier, le cours de français est le seul endroit, à l’école, où il est possible de parler d’émotions, d’affects, d’esthétique, le tout mélangé... Toutefois, il y a dans la lecture quelque chose de l’ordre de l’intime, qui n’est pas du ressort de l’école. Un enseignant ne peut pas se mêler de la manière dont un enfant va « *faire son miel* ».

Cette façon mystérieuse, secrète, dont il va s’emparer d’un tout petit passage de bouquin, même éventuellement mal compris, pour l’intégrer à son vécu personnel. Il faut néanmoins aider l’enfant à sortir d’une conception « *camérale* » de la lecture. C’est important d’être tout seul face à son livre, mais partager avec d’autres enfants, hors de l’école, des impressions, des envies, des regrets suscités par ses lectures l’est tout autant. L’idéal serait de créer des communautés d’enfants, à partir de journaux de classes, à partir de groupes de discussion en ligne. Ainsi, à travers la lecture, les enfants pourraient récupérer le statut d’acteur social dont ils sont totalement privés.

Où serait la place de l'adulte ?

En amont, pour donner les outils à l'enfant, et lui indiquer les risques de manipulation, notamment sur Internet. Et surtout pour faire en sorte qu'il se sente « *autorisé* ». Après, laissons-les s'organiser entre eux. En France, peu de gens le savent, mais un mineur a le droit d'adhérer à une association, et même de la créer. Il faut laisser parler cette solidarité générationnelle.

On espère toujours que les mêmes vont acquérir une compétence politique, pour devenir des adultes responsables. Mais la conscience politique ne tombe pas de la lune, encore moins des quelques miettes d'éducation civique dispensées à l'école ! Elle est d'abord construite par les enfants eux-mêmes, dans leurs rapports interindividuels avec leurs pairs. Il y a là un enjeu capital, à condition que les adultes les laissent un peu tranquilles.

Vous dites que le mot « politique » a toujours agi comme un répulsif sur celui de « jeunesse ». C'est un terme fort...

Le mot « *politique* » est ce que j'appelle « *le grand méchant mot* ». Les enfants ont toujours été maintenus hors-sol, vis-à-vis de la politique. On ne les forme pas à se forger des opinions. Pourtant, le mot « *politique* », au sens de « *manière d'être au monde ensemble* », les concerne au premier chef. En 1945, la fameuse Tante Jacqueline, rédactrice en chef du journal *La Semaine de Suzette*, s'adressait ainsi à ses lectrices : « *Mes chères petites nièces* (comme elle les appelait, elle aurait plutôt dû dire « *Mes chères petites niaises* » !), *vous n'entendez rien à la politique et je vous en félicite !* »

“C’est politique de faire une distinction entre les femmes et les mères. C’est politique de montrer des vies organisées autrement que sur le modèle familial...”

C’est elle qui écrivait les histoires de Bécassine. J’en ai retrouvé récemment deux épisodes méconnus, particulièrement édifiants : *Bécassine fait de la politique (1912)* et *Bécassine suffragette (1913)*. Dans le premier, Tante Jacqueline y explique que « *sans Dieu ni maître* », la politique va toujours mal. À la fin, la pauvre Bécassine est conduite à s’exclamer : « *Pourvu que ce ne soit pas la révolution !* » Dans le second, on lit que les suffragettes sont « *des dames qui veulent se mêler de tout ce qui se passe dans le pays. Il ne leur suffit pas d’être maîtresses chez elle, elles veulent l’être aussi chez les autres* ». C’est vraiment la grosse artillerie au service de l’idéologie !

Qu’en est-il, aujourd’hui ?

Bécassine est un exemple d’idéologie injonctive. Aujourd’hui sévit une idéologie plus souterraine et pernicieuse. Prenez la question du célibat. Il n’y a pratiquement pas de personnages célibataires dans la littérature jeunesse. De même, vous trouvez rarement des personnages de femmes qui ne soient pas des mères, ou des couples qui décident de n’avoir pas d’enfants. Ça veut dire que clandestinement, inconsciemment, on continue de faire la promotion forcenée de la famille sous sa forme la plus traditionnelle, hétérosexuelle, fidèle, monogame et reproductive.

À l’exception de quelques albums qui présentent des situations d’homoparentalité, plus c’est normatif, plus c’est toléré. Regardez

aussi la manière dont le sport est représenté : on est exclusivement dans la compétition. Or, à quoi sert la compétition ? À imposer un type de classement qui reproduit le classement social. La politique est donc absolument partout. C'est politique de faire une distinction entre les femmes et les mères. C'est politique de montrer des vies organisées autrement que sur le modèle familial...

Vous pointez la réédition tronquée de vieux succès comme les *Martine*, qui, sous couvert de dépoussiérage, pratique une autre forme de censure...

Martine petite maman est un modèle de conditionnement. Dans sa réédition actuelle, l'album est devenu *Martine garde son petit frère*. D'après le nouveau titre, un travail idéologique semble donc avoir été fait. Mais toute la part d'imaginaire, très belle, de l'album d'origine, a disparu. Il y avait un cheval de bois qui prenait des initiatives, des animaux qui parlaient. Tout cela a été supprimé dans la nouvelle version, d'une platitude absolue. Je pense qu'on ne doit réimprimer un livre que sous la forme d'une archive, pas sous une forme modifiée.

La littérature jeunesse actuelle fait un effort pour sortir les personnages féminins des clichés sexistes...

On assiste à une déconstruction féministe intéressante, mais il reste encore difficile de rencontrer des figures masculines qui ne soient pas hégémoniques. Trop peu de livres aident les petits garçons à prendre conscience que la virilité n'est pas le machisme. Il y a un gros travail de pédagogie à faire. Cela ne signifie pas qu'il faille éradiquer des livres jeunesse la représentation de tout ce qui est

condamnable. Il faut vraiment que les enfants apprennent à distinguer la différence entre la représentation et l'apologie. Ce n'est pas du tout la même chose. On peut représenter des choses ignobles. Cela ne veut pas dire qu'on les absout, mais simplement qu'elles font partie de l'être humain.

“Trop peu de livres aident les petits garçons à prendre conscience que la virilité n'est pas le machisme.”

Cette propension à croire qu'on va éradiquer les comportements en éradiquant les représentations me glace. La question des châtimets corporels, dans les livres jeunesse, est de ce point de vue très instructive. On en voyait à foison au début du XX^e siècle, et, à partir de la Seconde Guerre mondiale, ils ont pratiquement disparu des albums illustrés. Un écart idéologiquement très contestable s'est créé entre ce que voient les enfants dans les livres et ce qu'ils vivent dans la réalité.

N'oublions pas que la France n'a voté l'interdiction des châtimets corporels qu'en 2019 ! Le droit de correction parentale était donc encore en vigueur dans notre pays il y a trois ans et il subsiste dans les familles, sans que les enfants en trouvent trace dans leurs livres. Cela ne peut qu'accroître leur solitude vis-à-vis de cette forme de « *violence ordinaire* ».

La force de cette littérature n'est-elle pas aussi de faire passer des messages par des détails infimes ?

C'est un champ culturel passionnant. Je suis souvent désespéré de le voir réduit à des opérations commerciales ou à des manœuvres idéologiques. Énormément d'ouvrages jeunesse sont les seuls à

porter des problématiques et le font avec une grande subtilité. Je pense à *Fechamos*, de Gilles Baum, magnifique livre paru il y a deux ans. L'histoire d'un vieux gardien de musée qui permet à certains visiteurs de venir, une nuit, pour emporter l'œuvre de leur choix, juste avant la fermeture définitive. C'est passionnant d'offrir un tel album à des enfants, à l'heure où la question de la symbolique des œuvres muséales surgit dans l'actualité à travers les actions de militants écologiques...

Je finirai avec cet album du Père Castor que tout le monde connaît : *Poule rousse*. Je l'adorais quand j'étais petit. Quand je le regarde avec mes yeux d'adulte, je m'aperçois que ça raconte l'histoire de deux animaux, femelles, d'espèces différentes, une poule et une tourterelle, qui décident de vivre ensemble. C'est extraordinaire, pour une parution de 1947 !

Cela ne veut pas dire que la littérature jeunesse est pleine de pièges cachés. Mais qu'elle est d'une richesse insoupçonnable, qu'elle contient des choses qui lui échappent et qu'elle a beaucoup à dire sur le monde.

À lire :

L'Aventure politique de la littérature jeunesse, de Christian Bruel, éd. La Fabrique, 384 p., 18 €.